

COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,  
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan

# Onction

*Traduit de l'arménien  
par Anahide Ter Minassian*

Éditions Parenthèses

## VAHÉ OSHAGAN

Né le 9 octobre en 1922, à Plovdiv, Vahé Oshagan a vécu au Caire puis à Nicosie, à Jérusalem et Haïfa, puis Paris, Beyrouth et Philadelphie, San Francisco et Sydney, avant de revenir les dernières années de sa vie en Pennsylvanie où il meurt le 20 juin 2000.

Sa famille avait dû se réfugier en Bulgarie suite au génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman. Son père, Hagop Oshagan, qui deviendra un « monument » de la littérature arménienne occidentale du XX<sup>e</sup> siècle, était l'un des rares écrivains à avoir échappé par miracle à la grande rafle du 24 avril 1915 à Istanbul. La famille devra se déplacer au gré des opportunités d'enseignement du père, et l'enfant Vahé l'aura pour professeur pendant ses années d'études au Collège Melkonian à Chypre. Très tôt, Vahé Oshagan est attiré par l'écriture, malgré un strict interdit du père : « Je fuyais la maison, j'allais dans les collines, j'écrivais, je ramenaient et cachais mes écrits, et cela pendant des années... » À Jérusalem, il poursuit une scolarité anglophone et s'éloigne de l'ombre de ce père adulé en allant vivre à Haïfa pendant les années de guerre pour pratiquer la mécanique. En 1946, il s'embarque pour l'Europe pour venir étudier la littérature à Paris. Passionné par les mouvements de pensée et en particulier par l'existentialisme, il restera marqué par ses années françaises. C'est en 1952 qu'il retourne au Moyen-Orient, s'installe à Beyrouth et enseigne les littératures arménienne, anglaise et française dans plusieurs établissements parmi lesquels l'Université américaine.

Il publie à Beyrouth son premier ouvrage de poésie, *Fenêtre* (*Պատուհան*, 1956), puis *Ville* (*Քաղաք*, 1963), avant de soutenir en 1966 une thèse à La Sorbonne sur les origines du roman arménien occidental. En 1975, au déclenchement de la guerre civile au Liban, Vahé Oshagan trouve refuge aux États-Unis, il enseigne la littérature arménienne à l'université de Pennsylvanie à Philadelphie puis à l'université de Berkeley à San Francisco et plus tard en Australie, à l'université Macquarie de Sydney.

La prose a été son premier amour, mais très vite il aborde en parallèle prose et poésie où il trouve de nouveaux espaces d'écriture. C'est ainsi qu'il révolutionne la poésie de langue arménienne, abordant

des thématiques nouvelles — la ville, l'urbain... Son écriture devient radicale, mêlant déconstruction, style innovant, refus de tout conformisme.

Des recueils de poèmes et de nouvelles paraissent dès les années soixante-dix : *Carrefour* (Քարմուղի, Beyrouth, 1971), *Alarme* (Սհազանգ, Philadelphie, 1980), *Panique* (Խուճապ, New York, 1983), *Le fugitif* (Փախստականը, Antélias, 1987, *Autour du piège* (Թակարդին շուրջ, New York, 1988), *Banlieues* (Արևմտաօստրալիան, Los Angeles, 1991), *Génération* (Սերունդներ, Beyrouth, 1995), *Identité* (Ինքնություն, 1996), *Le voyageur* (Ճամբորդը, Los Angeles, 2006 (recueil de nouvelles, posthume<sup>1</sup>). Parallèlement, il publie de 1987 à 1999, aux États-Unis, *Raft*, une revue annuelle en anglais de critique littéraire.

Écrivain de l'absurde, provocateur, toujours à contre-courant, Vahé Oshagan, homme de culture multilingue, profondément ouvert sur le monde, ne craint pas de s'attaquer aux conformismes et aux interdits, ne refusant aucun thème ou sujet. La force explosive de ses écrits va lui valoir de violentes campagnes de dénigrement, mais l'écrivain rebelle ne fait pas de concessions, sa « liberté d'esprit est vitale ».

Libre, mais aussi fidèle à ses questionnements sur l'existence, l'avenir de la diaspora, de la langue et à son engagement pour l'indépendance de l'Arménie, il voyage dans la république nouvellement indépendante du Caucase. Suite à un séjour dans la région du Haut-Karabagh en guerre, il rédige en mai 2000, *Ղարապաղի ոգին* (*L'âme du Karabagh*), qui sera sa dernière œuvre<sup>2</sup>.

Nombre de ses écrits, pièces de théâtre, comme l'étonnant *Ascenseur en panne* (Խանգարանած վերելակ) restent méconnus ou inaccessibles, même si certains de ses romans ont paru en feuilleton dans le quotidien *Haratch* — *Le combat* (Կռիվ) en 1993, *La greffe* (Պատնասումը) en 1996.

Lutter contre les tabous, les mythes, se débarrasser des fantômes, c'est dans cette constante recherche que se concentre son écriture tout en tension : « Le génocide a constitué un abîme, pour le traverser il faut reconstruire une nouvelle tradition culturelle... J'y consacre toute ma vie, mais il faut encore du temps. »

8

9

<sup>1</sup> Un recueil de poèmes a été publié sous la direction de Krikor Beledian, *Կայսրներ* (Étapes), Erevan, Khachents-Printinfo, 2017.

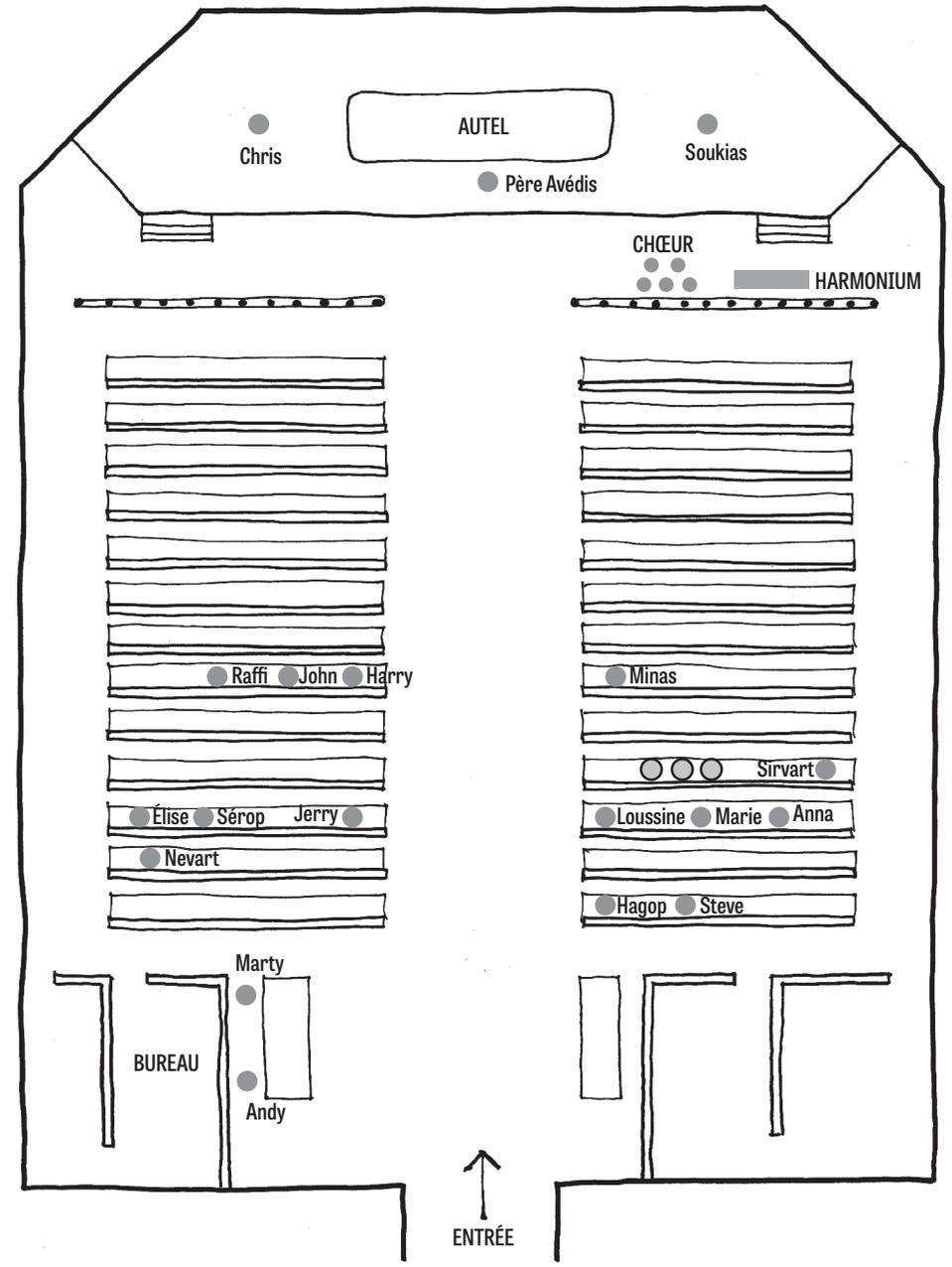
<sup>2</sup> Parution bilingue anglais-arménien, sous le titre *Fatherland* (Հայրենի հող) avec des photographies noir et blanc de Ara Oshagan, New York, PowerHouse Books, 2010.

*Onction* a été publié à New York en 1988 dans le recueil de nouvelles *Autour du piège* (Թակարդին շուրջ) une œuvre provocatrice, féroce, décapante, une remise en question de toutes les valeurs, des mythes fondateurs, un véritable travail de désacralisation. Le texte en arménien avait provoqué à sa publication un scandale dans la presse diasporique.

Éternel déraciné, Vahé Oshagan aura été un écrivain profondément original, s'efforçant de se réaliser en écrivant dans le *No man's land* de la dispersion, toujours préoccupé par la question de la liberté de l'artiste et de l'urgence de la création. *Ստիչ վայրկեան որ կ'անցնի անաջինն է ու վերջինը...* « Chaque minute qui passe est la première et la dernière ».

F

La traductrice Anahide Ter Minassian (26 août 1929 - 10 février 2019) était historienne. Issue d'une famille de militants arméniens, originaires de Mouch, après des études à la Sorbonne elle a enseigné à partir de 1969 à l'université de Paris I puis à l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Ses recherches ont principalement porté sur l'histoire des Arméniens aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et notamment sur l'émergence et le rôle des mouvements révolutionnaires. Elle s'est particulièrement intéressée aux aspects sociaux et culturels des différentes communautés de la diaspora et a publié d'innombrables études dans des revues spécialisées. Ses principaux articles ont été regroupés en volume dans deux ouvrages : *La question arménienne* et *Histoires croisées, Diaspora, Arménie, Transcaucasie, 1890-1990* (Parenthèses, 1983 et 1997). Elle a coordonné et présenté avec Kéram Kévonian l'édition française du récit de sa grand-mère Gulizar, victime et héroïne d'un épisode emblématique dans la vie des communautés de l'Empire ottoman (Arménouhie Kévonian, *Les noces noires de Gulizar*, Parenthèses, 2005). Sensibilisée par ses nombreuses rencontres avec Vahé Oshagan, elle a exploré le rôle de la littérature dans les problématiques de l'exil en coordonnant notamment l'anthologie *Nos terres d'enfance, L'Arménie des souvenirs* (Parenthèses, 2010), avant de s'attacher à la première traduction française d'un représentant majeur de la littérature arménienne contemporaine.



C'était un dimanche d'hiver d'un froid sourd, humide, comme un vieux chariot abandonné dans la boue de champs lointains. Des nuages bas, sales et tristes et un vent froid, piquant, qui soufflait depuis des heures. La neige autour des maisons trapues de la périphérie occidentale de Philadelphie n'avait pas encore complètement fondu. À cette heure de la matinée, la circulation sur Ridgeway était très fluide et le seul bruit que l'on entendait était le crissement de quelques véhicules sur l'asphalte mouillé. Le vide d'une journée de repos faisait presque régner une triste hébétude sur le paysage.

Quelques rares individus emmitouflés jusqu'au bout du nez, ballonnés, le dos voûté, passaient d'un pied sur l'autre à l'arrêt du bus en face de l'église. Déjà au loin on apercevait l'autobus.

En retrait et disgracieuse, l'église Saint-Serge avec sa masse de nain dodu, semblait totalement déserte, avec pour seul signe de vie la présence de quelque sept ou huit voitures rutilantes, garées en ordre sur le parking. En cet instant dénué de toute douceur et de charme, la dévotion religieuse semblait impossible à vivre et à imaginer.

Le Père Avédis arrivait le dimanche à 7 h 30. À peine entré, il ouvrait la salle de réunion, faisait un café en se disant «heureusement que Presbytera<sup>1</sup> ne me voit pas...», ensuite il gagnait l'église et se livrait au plaisir des chuchotis et des parfums mystérieux, assis silencieux dans un coin, essayant de penser à son père, à Saint-Serge et au monde arménien... Voilà plus de quinze ans qu'il était le pasteur de cette église et malgré la laideur extérieure de ce bâtiment, il lui était attaché et surtout à une dizaine de fidèles entêtés qui, en des jours mornes comme celui-ci, accourraient, pas vraiment mus par la foi, «quelle foi ! quel machin ! Chez ces malheureux !... C'est l'instinct du village, femme, la voix de la terre» avait-il dit un jour, mais elle n'avait pas été convaincue, elle avait dit «on ne dirait pas que tu es un prêtre... Tu devrais avoir peur de Dieu !» C'était un homme indépendant, original, ouvert aux appels de la vie, amateur de fêtes et de femmes, ami de peu d'individus, mais venant en aide dans les jours difficiles au connu comme à l'inconnu. Un homme authentique.

F

Il passa devant l'autel sans s'incliner. En se frottant les mains, en pestant contre le froid, il ouvrit les portes, les lumières, le bureau des conseillers paroissiaux, mit en marche le système de chauffage, en sifflant, en râlant, il mit en ordre tout ce qu'il voyait ici et là. Il se retira ensuite dans la sacristie, sortit son quotidien et se mit à lire. Peu après apparut Soukias, répétant «mon Père... mon Père», il tourna autour de lui jusqu'à ce qu'il se soit levé.

- Père, *yalla*, allez, je t'habille.
- Bon. Mais, ne me parle pas !
- D'accord, je ne parlerai pas.

Et Soukias apporta avec un grand respect tout, de la couronne sacerdotale jusqu'à la chasuble et la serviette, tandis que lui cherchait à se concentrer sur la prière et, au-delà de la prière, sur

14

<sup>1</sup> Dans l'Église arménienne, le clergé séculier doit être marié et père de famille. Presbytera, litt. «l'épouse du prêtre» en grec, correspond au terme arménien Yeretsguine (*Երէցկիւն*).

15

les mots en *grabar*<sup>2</sup> relatifs à la pureté du corps et de l'esprit, lui, qui durant tant d'années avait souhaité, avait prié «Que dois-je faire encore pour y arriver ?», mais il avait échoué. Même le lavement des mains n'avait pas réussi à l'exalter et quand il arriva au «Je confesse devant Dieu», il avait tout à fait oublié l'existence de Soukias, il ferma très fort les yeux en imaginant un monde où il n'y aurait ni péché ni souffrance et où son cœur pourrait enfin réaliser son désir le plus cher en s'identifiant à ce qu'il disait, au son et au sens des mots qu'il prononçait. Ensuite ils monteraient à l'autel et d'un seul coup disparaîtrait tout ce qu'il y avait de personnel, d'intime, entre lui et l'église. Il leva la tête de son journal. Planté devant lui, Soukias attendait.

— Quelle heure est-il ?

— Il va être huit heures.

Il se mit debout. Un frisson le parcourut.

— Aujourd'hui je ne suis vraiment pas bien, Soukias.

— Quand tu monteras à l'autel Père, tu iras mieux, moi je le sais.

Un peu plus tard, les dames de la chorale allaient arriver, la sacristie sera remplie de mille sortes de plaintes, de souhaits à demi-réalisés, de parfums, du chaos de l'existence humaine. C'est alors qu'il sera de nouveau étreint par le drame de sa vie, «Que se passe-t-il mon Dieu... où va-t-on ? qu'avons-nous compris ?»... En tentant de dire, de prononcer les mots d'une réalité imaginaire, «Revêts-moi Seigneur, du vêtement du salut et de la tunique d'allégresse», en espérant trouver une certitude dans l'existence palpable, opaque de cet homme debout en face de lui, gagner du temps, se servir de cet homme afin de prolonger le chemin de la vie, «Il est encore possible de vivre», pensa-t-il en regardant les grandes oreilles de Soukias, «Il est encore possible de comprendre quelque chose... pourvu que je ne reste pas enlisé dans les prières... ni dans les humains...»

<sup>2</sup> Le *grabar*, l'arménien classique, remplacé par l'*achkharhabar*, arménien démotique au XIX<sup>e</sup> siècle.